

La Médecine en Algérie avant 1962 de Pierre GOINARD

Le Professeur Pierre GOINARD enseigna jusqu'en 1962 la chirurgie à la Faculté de Médecine d'Alger ; il nous dit dans son ouvrage "Algérie, l'œuvre française", paru en 1984 chez Robert Laffont, que la France est arrivée en 1830 sur un territoire sans médecins ni hôpitaux. Il nous apprend : « que la médecine arabe enseignée à Bougie et à Tlemcen, si brillante au Moyen Age, héritière du patrimoine hellénistique, enrichi dans ses Écoles de Bagdad et de Cordoue et transmise par elle à l'occident, il n'en restait que de pauvres vestiges en Berbérie, après des siècles de guerres intestines et trois cent quinze ans d'occupation militaire turque. »

Il nous détaille le constat fait par les médecins français à leur arrivée : « Le maâlem, barbier-chirurgien-arracheur de dents officiait sur les marchés et les places publiques. La médecine était l'œuvre de guérisseurs, de marabouts et de véritables sorcières. Ils soignaient les malades en les exposant au clair de lune durant la nuit. Un petit hôpital d'Espagne avec quelques lits subsistait encore au début du XIXème siècle à destination des esclaves chrétiens.

Les maladies étaient multiples et souvent graves : la peste et le choléra étaient importées par les pèlerins de la Mecque. La variole y était endémique, tuant une fois sur deux et laissant après elle nombre d'aveugles. Le typhus sévissait les hivers. Bénin chez l'enfant, le typhus immunisait ainsi beaucoup d'adultes ; grâce à une certaine accoutumance, le paludisme se manifestait moins par des formes mortelles que par des accès fébriles intermittents. La syphilis, mrid el kébir (la grande maladie), atteignait 60 à 80% de la population. Les fièvres palustres étaient un fléau généralisé sur tout le territoire, y compris loin des marais. Le trachome ajoutait beaucoup de cécités à celles de la variole. Il faut ajouter les maladies de carence et sous-alimentation, les accidents obstétricaux, la mortalité infantile (1 sur 2 naissances), très lourde en raison des facteurs climatiques et du manque d'hygiène, achevèrent de faire de la Berbérie un riche musée pathologique dont témoignera longtemps encore l'état des populations, là où ne pourra suffisamment pénétrer la médecine française.

Mœurs et coutumes des Barbaresques étaient extrêmement éloignées de nos habitudes d'hygiène élémentaire : ils vivaient en très bonne intelligence avec les poux et les puces abondamment partagés dans les promiscuités serrées de la tente ou des gourbis, nullement incommodés par les ordures et immondices, dédaigneux de chasser les mouches des étalages de dattes et de viandes ainsi que des paupières des enfants.

L'usage de marier des filles à peine nubiles et leurs grossesses immédiates aboutissaient, en leurs petits corps immatures, à des catastrophes. On ne s'en émouvait pas outre mesure, une femme n'étant qu'une créature inférieure, aisément remplaçable. Quant aux enfants qui mouraient en masse, la natalité surabondante les faisait vite oublier, surtout les filles.

D'autre part, était rejetée toute chirurgie mutilante. Dans les premiers jours après le débarquement, un jeune fellah soigné aux côtés des blessés français ne pouvait être sauvé que par une amputation ; or son père vint s'opposer formellement à ce qu'il considérait comme un acte sacrilège au regard du Créateur, préférant que son fils meure plutôt qu'il vive privé d'un membre, ce qui advint.

Tous ces interdits, coutumes, négligences se révélèrent extrêmement tenaces, certaines indéracinables en dépit de longs et patients efforts de persuasion.

Dès le débarquement en 1830, les blessés et les malades furent abrités dans des baraques ou sous des tentes. À Alger, Oran, Bône, ils étaient si nombreux qu'on dut les loger dans des édifices réquisitionnés, en particulier des mosquées et des casernes de janissaires, ceux d'Oran dans le fort de Mers-el-Kébir. À Alger l'armée monta d'abord des baraquements pour 1 000 lits dans les vastes jardins de Mustapha Pacha. Puis en 1832, dans les jardins du Dey, au milieu des parterres de fruits et de légumes on aligna neuf longues baraques autour de la jolie demeure mauresque, devenue pavillon des officiers.

La gravité des maladies concernant les nouveaux arrivants, non accoutumés au climat ni relativement immunisés comme les natifs contre certaines, tels le paludisme et la dysenterie, fut terrible. Dès les premières semaines, l'état sanitaire du corps expéditionnaire tourna au désastre.

L'armée avait prévu 300 médecins, 5 hôpitaux de 300 lits, une ambulance légère par division et un hôpital d'évacuation à Port-Mahon. Tout fut débordé : en moins de deux mois, entre le 25 juin et le 15 août, 9 000 hommes durent être hospitalisés, dont beaucoup évacués sur Marseille et Toulon.

Entre 1831 et 1843, 50 261 militaires français périrent en Algérie, chiffre énorme par rapport aux effectifs, dont 2 295 seulement au combat, malgré le siège meurtrier de Constantine et la longue guerre avec Abd-El-Kader. Presque sans combattre, la garnison de Miliana forte de 1 136 hommes fut quasi anéantie. Les maladies locales se chargeaient de décimer les troupes.

En un immense travail, le Génie remplaça ces installations provisoires par des constructions en dur : à Oran ce fut sur l'emplacement des casernes du Colisée, relayant l'hôpital de la Mosquée, à Constantine sur l'emplacement de la Kasbah, tout en haut du Rocher.

Quinze ans après le débarquement, les 418 médecins disposaient de 38 hôpitaux auxquels s'ajoutaient 3 centres de convalescence ; pas moins de 4 000 lits dans la province d'Alger, 1 500 dans celle d'Oran, 960 dans celle de Constantine.

Ces bâtiments accueillirent, de plus en plus nombreux, les civils européens. Les effectifs de l'armée se réduisant, les non militaires finirent par occuper un tiers des lits dans ces établissements et certains devinrent officiellement, à partir de 1847, des « hôpitaux mixtes.

Très tôt les médecins militaires avaient ouvert, dans leurs hôpitaux, des consultations pour les indigènes, où ceux-ci n'affluèrent pas.

Jusqu'en 1870, les médecins de l'armée eurent la responsabilité de la Santé dans les territoires administrés par les militaires, puis ils se retirèrent devant leurs confrères civils dans les communes des départements. »

La médecine française en Algérie prenait son essor. Les maladies contagieuses et les pandémies disparaissaient au fur et à mesure des progrès réalisés par les médecins officiant sur place. « Le docteur Maillot, médecin-chef de l'hôpital de Bône en 1834, âgé de trente ans, trouvait les bienfaits de la quinine pour éradiquer le paludisme. C'est à Constantine en 1880 que le Dr Lavéran reconnut dans le sang d'un impaludé l'agent de la maladie qu'il appela hématozoaire. C'est à l'hôpital militaire d'Alger que les recherches d'un jeune aide-major, Hyacinthe Vincent, chargé du premier laboratoire de bactériologie de l'armée, permit l'élaboration d'un vaccin contre la fièvre typhoïde. Plus tard, entre 1907 et 1910, à Béni-Ounif de Figuig, le médecin-major Henri Foley prouva que la fièvre récurrente est transmise par le pou et en décrivit le virus avec le docteur Sergent sous le nom de spirochaeta berbera. De leur côté, les pharmaciens demeurés à Alger parmi les 85 ayant débarqué en 1830, apportèrent leur contribution à la science et à la colonisation en étudiant notamment la botanique algérienne et la composition des eaux dans une cinquantaine de sources thermales. »

La création en 1894 de l'Institut Pasteur d'Alger permit à la recherche des découvertes importantes, offrant des traitements de plus en plus efficaces dont toute la population bénéficiera de la ville à la plus isolée des mechtas.

Une reconnaissance éternelle doit être rendue aux religieuses soignantes qui accomplissaient leur tâche 24h/24, 7j/7, au détriment de leur vie. Leur dévouement, leur abnégation et leurs sacrifices en faisaient des saintes auprès des malades qu'ils eurent été Juifs, Musulmans, Chrétiens ou athées.

En 1960, l'Algérie avait formé 2 700 médecins, 523 dentistes, 710 pharmaciens et des milliers d'auxiliaires de santé comptait 30 793 lits soit 1 pour 300 habitants.

En 1962, la médecine française en Algérie pouvait être fière de son bilan : Elle avait construit 3 Centres hospitaliers universitaires à Alger, Oran et Constantine, 160 hôpitaux et cliniques, des centaines de dispensaires, sanatoriums, préventoriums, asiles et orphelinats.

Enfin, une vérité toute simple nous éclaire sur la politique menée durant 132 ans par la France en Algérie : la population indigène, mieux soignée et mieux nourrie, était passée de 2 millions d'habitants en 1830 à 9 millions en 1962.